



# Les Investigators Théâtre Point-Favre Chêne-bourg, Suisse, 2026

Joël Kérouanton  
[le-dico-des-spectateurice.net](https://le-dico-des-spectateurice.net)



# Sommaire

4	Edito
7	Préambule sans chichi
14	Les liens sensibles
26	Silahkan
42	Grand Bal Métissé
54	Dis, pourquoi la radio ?
58	Le mini dico des Investigators
62	Crédits
63	Colophon

## EDITO

Depuis 2021, la Commune de Chêne-Bourg accueille le projet artistique interdisciplinaire Semaine Signature destiné aux enfants entre 8 et 12 ans au Théâtre du Point Favre. Il a été pensé par la danseuse et médiatrice culturelle Margaux Monetti, et réalisé grâce à l'association D'ici danse.

Aujourd'hui, en 2026, dix éditions ont vu le jour et certaines participant·es sont désormais adolescent·es et ne peuvent plus, malgré des envies exprimées, participer au projet précité. C'est ici l'idée !

Sous l'impulsion de l'écrivain et artiste-médiateur Joël Kérouanton, soutenu par Margaux Monetti et sa compagnie D'Ici danse, le projet Les Investigators voit le jour, en constituant un groupe d'une douzaine d'adolescent·es âgés entre 12 et 15 ans au Théâtre du Point Favre.

Réunies à plusieurs reprises au printemps 2026 autour d'œuvres présentées au Théâtre du Point Favre, Les Investigators ont pour passe-temps favori de demander aux spectateurices leurs avis à la sortie des spectacles. Elles enregistrent et écrivent les dires. L'objectif n'est pas d'établir un avis général mais plutôt d'en faire une matière pour traduire les sensations ressenties de chacune, à chaud. Elles enquêtent, ramassent, récoltent les témoignages pour en faire un espace à penser et de valorisation de la parole. Elles revêtent le pouvoir de dire tout haut ce qui est souvent pensé tout bas.

Faire partie des Investigators, c'est participer à une aventure commune autour des spectacles et œuvres plastiques de la saison du Théâtre du Point Favre. C'est contribuer au « travail du commun » en étant missionné·e par la commune de Chêne-Bourg pour faire émerger la parole d'habitant·es et produire du sens. C'est aussi être plus étroitement lié·e à son époque et attentif·e à ses problématiques sociétales. En ce sens, elle a une meilleure connaissance de elle et du monde qui l'entoure.

L'équipe du théâtre Point-Favre

## THEATRE POINT-FAVRE

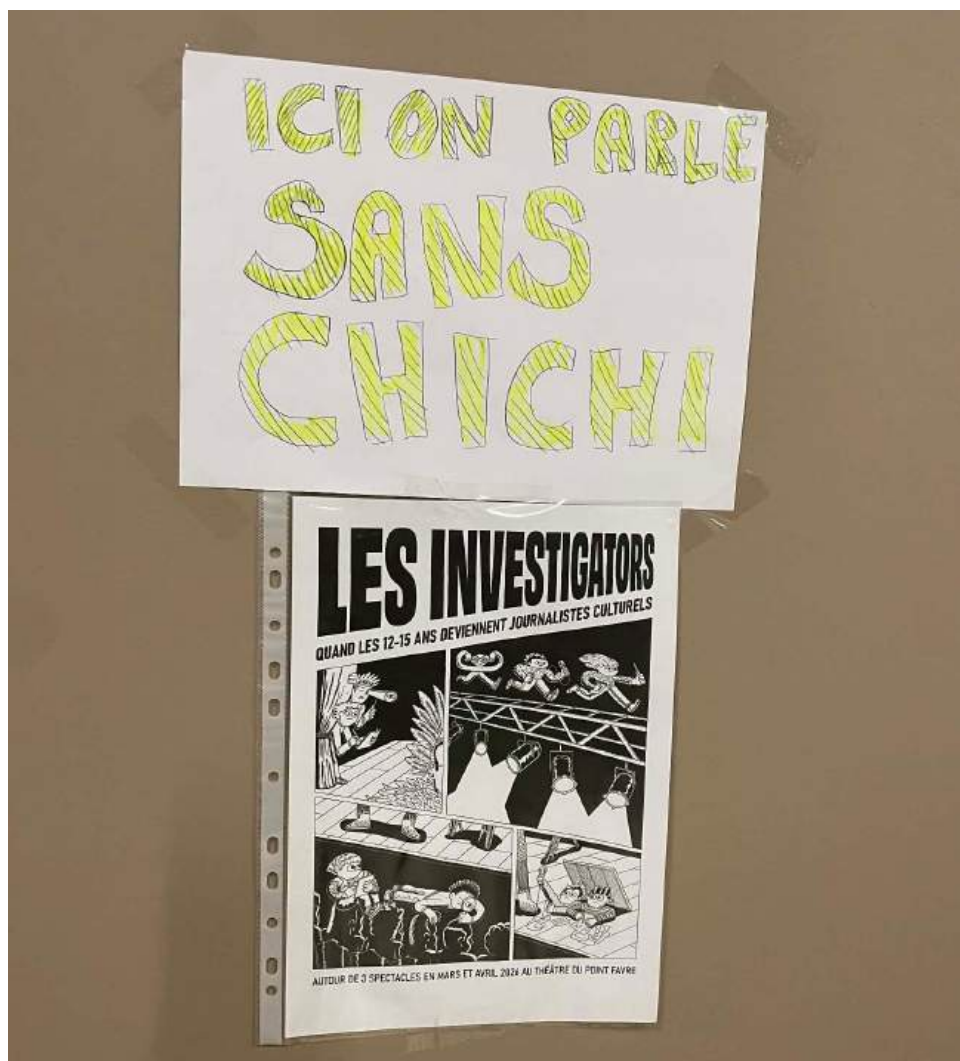
Chêne-bourg, Suisse, 2026



Des adolescent·es de la commune de Chêne-Bourg missioné·es pour collecter des paroles d'habitant·es autour des œuvres présentées dans le lieu culturel de la ville.



## Préambule sans chichi



Disons-le tout net : écrire sur un spectacle qu'on n'a pas vu, c'est une très mauvaise idée. À peu près aussi crédible que chroniquer un concert de métal en salle depuis le parking.

Pourquoi ? Parce que le spectacle vivant ne supporte pas la distance de sécurité. Il exige des corps. Des corps dans la salle, des corps sur scène. Pas des comptes rendus à distance ou par procuration.

Le théâtre, au fond, c'est simple : ça tient à une collision. Une friction entre spectateurices et artistes. Une histoire de présence, de souffle, parfois de malaise, parfois de grâce.

Et puis, soudain, il se passe « quelque chose ». Un truc fragile, électrique, imprévisible. Impossible à capturer à froid. Impossible à vivre en replay.

Ça n'existe que là. Dans la boîte noire du théâtre. Quand la scène et la salle se branchent l'une à l'autre comme deux amplis un peu trop poussés. Et que, pendant un instant, tout le monde est pris dans le même courant. Alors oui, il peut y avoir des effets larsen — et c'est tant mieux : les uns et les autres font l'expérience de ne pas toujours se comprendre.

Une fois qu'on a dit ça, on est bien embêté. Parce qu'il va falloir faire une entorse à la règle.

Les Investigators, ça se passe en Suisse. Je vis à Saint-Nazaire. Mille kilomètres plus à l'ouest sur la carte. Autant dire que je ne peux pas débarquer à Genève tous les quatre matins.

Pourtant, cette aventure de spectateurice — unique au monde, oui oui, unique — existe bel et bien.

Et nous l'avons créée ensemble, là, sur les rives du lac Léman, dans le canton de Genève, à Chêne-Bourg, au théâtre Point Favre. Avec une asso du coin, D'ici danse. Ici on danse. Ici on parle de danse. On parle de spectacle, tout court, d'ailleurs. On danse et on parle. On parle et on danse. On pense, aussi. D'ici danse. D'ici pense.

Un jour, avec Margaux Monetti — l'artiste-D'ici-danse-et-architecte de tout ce sacré ramdam —, on s'est dit un truc. Les gamires qui fréquentaient l'asso pendant les fameuses Semaines signatures ont grandi. Les voilà ados. Toujours là. Toujours curieuses.

Alors pourquoi s'arrêter là ? Pourquoi ne pas prolonger l'aventure par un geste citoyen ? Au lieu de se plaindre de ces ados qui doutent et qui râlent, la commune Chêne-Bourg les missionnerait pour une drôle d'enquête : collecter la parole des citoyen·nes à la sortie des spectacles.

Les gens parlent.

Les ados notent, restituent, en discutent lors d'agoras, et enregistrent le tout.

Et moi, dans l'histoire, mission reçue : faire quelque chose de tout ça. Transformer ces paroles attrapées à chaud — impressions, éclats de pensée, petits règlements de comptes avec la scène — en critiques collaboratives de spectacle.

Les ados collectent et discutent.

J'écoute les bandes.

Et j'écris.

D'ici Chêne-Bourg.  
De là-bas Saint-Nazaire.

Mille kilomètres entre les deux.

Un petit projet francophonique, en somme.  
Et, mine de rien, une drôle de machine à faire parler le théâtre.

### COMMENT ÇA SE PASSE ?

Là, après les spectacles, avec Margaux Monetti, une petite bande d'une dizaine de foules furieuses prend position dans le hall. Des ados. Déterminés. Chauffés à blanc. Et elles ne lâchent pas l'affaire.

Parce qu'au moment où les spectateurices filent vers la sortie — manteaux déjà sur le dos, enfants sous le bras, regard vissé sur l'horloge — elles les interceptent.

Faut dire que le public a mille bonnes raisons de s'éclipser.

Samedi soir. Dîner chez des amis.

La semaine dans les pattes.

L'envie de rentrer en silence, de laisser le spectacle tourner tranquillement dans la tête.

Ou, tout simplement, pas très chaud pour raconter ses états d'âme à une bande d'ados.

Sauf que ces ados-là ont décidé d'occuper le terrain.

À Chêne-Bourg, quand le spectacle finit, ça ne finit pas vraiment. Le hall devient un champ d'affiches fluo, une sorte de mini-ZAD de la parole spectatrice.

On y lit, en lettres qui claquent :

**ENEZ DISCUTER, ON EST SYMPAS !**

**ENEZ PARLER EN FAMILLE !**

**QU'EST-CE QUI A ATTIRÉ VOTRE ATTENTION DANS CE SPECTACLE ?**

**ENEZ NOUS PARLER !**

**ICI, ON PARLE SANS CHICHI.**

Et devant tant d'enthousiasme, tant de culot, tant de bonne humeur un peu sauvage, certaines spectateurices finissent par

s'arrêter.

Pas longtemps.

Cinq minutes.

Dix tout au plus.

Mais assez pour lâcher une impression, un souvenir encore chaud, une pensée qui traînait dans un coin du cerveau. Parfois une pique bien envoyée aux artistes.

Car læ spectateurice chénoisæ est libre. Archi libre.

On ne la lui fait pas.

Et c'est là que le truc devient franchement intéressant.

Parce que ces ados — les Investigators, comme rilles se font appeler — ne sont pas là pour faire de la figuration. Ni pour distribuer des flyers en mode animation culturelle du samedi soir.

Non. Elles enquêtent.

Sur le spectacle. Sur le public. Sur ce qui reste dans la tête quand la lumière s'éteint et que le rideau est tombé.

Elles notent. Elles questionnent. Elles relancent. Parfois ça tangué un peu. Parfois ça dérape. Parfois c'est brillant.

Mais surtout, ça respire.

Parce que, soudain, le théâtre lâche ses appuis.

Plus de critique officielle. Plus de discours savant. Plus de programme de salle qui explique au public ce qu'il est censé comprendre.

Juste des spectateurices qui parlent.

Des ados qui écoutent.

Et un hall de théâtre qui devient, pendant quelques minutes, un drôle de laboratoire de pensée vivante.

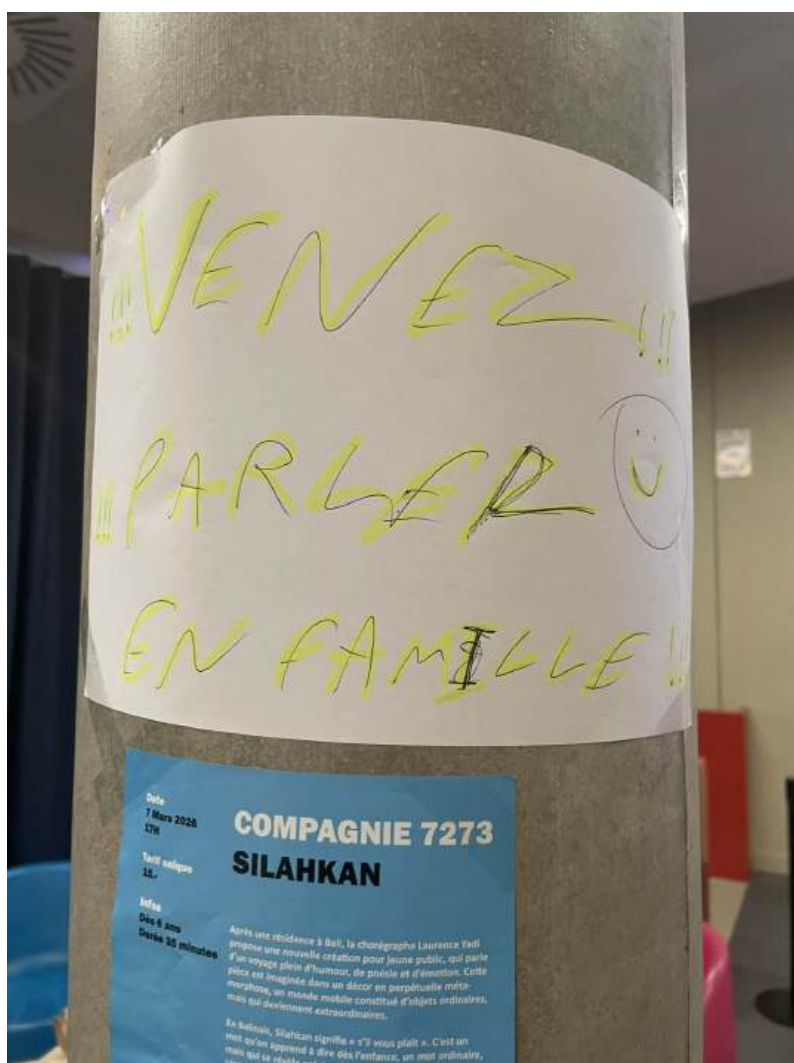
Une sorte de Metalcore de la parole spectatrice.

Brut.

Direct.

Sans chichi.

Et mine de rien, c'est peut-être là que le spectacle continue vraiment.





# Faire cabane — Soigner le lien



CET ARTICLE RACONTE UNE MATINÉE « CRITIQUE DES SPECTATEURICES » MENÉE AVEC LE THÉÂTRE POINT-FAVRE ET LES INVESTIGATORS, AUTOUR DE L'INSTALLATION FAIRE CABANE — SOIGNER LE LIEN D'URSINA RAMONDETTO.

---

Théâtre Point-Favre, 25 octobre 2025.

*Faire cabane – Soigner le lien* est un projet d'art social, participatif et inclusif. Il propose un investissement commun de l'espace. Pendant trois semaines, le Point-Favre se mue en atelier-chantier collectif et sympoïétique.

Avec la participation des habitant·es, enfants et classes, centres de loisirs, Établissement médico-social et autres institutions de la commune, passant·es et curieux·es, une structure en bois sera recouverte de tissus bariolés, brodés et peints de mots et d'images. Des parois souples seront tissées, tressées et nouées de bandes de drap, fils, cordes, végétaux, toisons et autres matières douces pour créer une cabane accueillante.

Au fil des jours, ce cocon, joyeusement bricolé, deviendra un lieu pour se reposer, ralentir, sentir, toucher, contempler et écouter ensemble. Tous les jours, il y aura des temps pour construire et faire ensemble et des temps pour (se) raconter.

PRÉSENTATION DE *FAIRE CABANE — SOIGNER LE LIEN* PAR LE THÉÂTRE POINT-FAVRE

Avec Les Investigators, les adolescent<sup>es</sup> parlent, les adultes écoutent. Ou : les adultes parlent, les adolescent<sup>es</sup> écoutent. Parfois, tout le monde parle en même temps. L'essentiel est là : ça parle. Pour se dire quoi, au juste, en ce samedi gris et pluvieux dans la rade de Genève ? Des impressions de spectateurices, encabanés dans une œuvre plantée à l'entrée du théâtre Point-Favre.

### IMPRESSIONS PREMIÈRES

La cabane est de taille moyenne, un peu petite, pas super grande. On n'est jamais complètement dedans. On est autour, dehors, ou dessous — un peu comme un jeu d'habitation pour enfants... et pour adultes. On y est enveloppé de tissus partout, partout, partout, si denses qu'on ne peut en avoir une vue complète. Ces bandes de tissu récupéré forment presque une toile d'araignée surmontée d'un ciel bleu étoilé.

Du tissu partout ? Pas que : on y déniche aussi du caoutchouc, et de la vraie laine de mouton, du jamais-vu dans un théâtre, est-ce une cabane réservée à l'aïd-el-kébir, où le mouton symbolise foi et partage ? Peut-être. Ou pas. Vraiment, on ne sait pas. Et ces brindilles ! Maintenues par une ossature solide, presque une petite forêt en miniature. C'est pour ça que cette cabane mérite son nom d'œuvre.

— On pourrait y dormir, en forêt ?

— Non, je ne crois pas... Trop de trous. C'est vraiment une cabane pleine de trous, pas très sécurisée.

Qui aurait pu construire une cabane avec de tels ornements ? On n'en sait trop rien. Sont-ce les spectateurices qui la fabriquent avec l'artiste ? Ça reste flou. Ou l'artiste qui assemble la cabane avec les tissus apportés par les spectateurices ? C'est un peu confus. Dans tous les cas, il faut toute une bande pour la construire.

Probablement l'œuvre de hippies, capables de dormir dedans grâce à leur imaginaire moins traditionnel, en lien avec la nature, et prêts à consacrer le temps nécessaire à cette création.

### UNE ŒUVRE QUI S'ATTRAPE PAR LE NEZ

Chaque matériau possède son odeur, comme si l'œuvre n'était pas seulement visuelle mais aussi olfactive — une véritable cabane à arômes. Et cette odeur se mêle au parfum des mots : certains tissus contiennent des poèmes écrits pendant la Semaine Signatures.

Ils sont beaux, ces mots, qui se mêlent aux textures et aux arômes.

Dans cette cabane se bruissent des paroles poétiques, comme si la couleur des arômes venait nourrir celle des mots des Spectateurices-Du-vivant. Les arômes laissent libre cours à toutes les imaginations : le parfum sur les corps-cabane fait travailler le ciboulot, on y est, dans cette pensée brute de l'art comme pratique collective, et l'on y entend des murmures du type C'est cosy-chaleur-abstrait ou C'est nature-extérieur-danger. La nature est toujours un peu dangereuse, et la cabane est fabriquée avec des matériaux naturels. Ici, il se trouve peut-être des araignées – si, si ! – parce que cette cabane respire : c'est une œuvre vivante.

### UNE VRAIE CABANE ?

La cabane forme un arc qui nous surplombe. Ce n'est pas une vraie cabane, c'est un pont : impossible de monter dessus, elle s'écraserait et on se casserait la tête. Ce n'est décidément pas une vraie cabane : c'est un ornement organisé, une cabane décorative, un arc décoratif.

Pourtant, elle est bien réalisée, mais pas selon le modèle classique : elle est construite avec le cœur, le corps et le mental, c'est une cabane mentale.

Elle possède un effet fou : dès qu'on est à l'intérieur, on change de comportement, on discute – pas forcément de la cabane, mais on discute. L'espace est apaisant, comme dans une maison, et rapproche les gens. Dehors, elles s'évitent presque, ne se regardent pas vraiment, scrutent la cabane et font silence ; dedans, elles ont l'impression d'être liés, réunis, partageant un même espace du sensible.

### DE L'ART DES DOUDOUS

L'œuvre apparaît très désordonnée, abstraite, mais ouvre à autant d'émotions que les matériaux qui la composent.

Au sortir de la cabane, certaines disent : Je n'ai pas tellement ressenti ; j'ai plutôt pensé à pouvoir voir, à pouvoir trouver. Pouvoir trouver quoi ? Des doudous. Et ça gêne, que l'on puisse trouver des doudous, car on passe de l'abstrait au Disney, ce qui casse un peu la magie de la nature. Heureusement, les tissus se mêlent aux doudous : les tissus sont les doudous, créant des tissoudoudous, soulignant la tension entre abstraction et narration familière, entre art et décor.

Les doudous, est-ce pour décorer ? Non. Ils semblent avoir trouvé leur place, comme s'ils habitaient discrètement l'œuvre. Ils se

seraient introduits dans le décor, comme des personnages à part entière dans une œuvre. Leur arrivée, par effraction, ressemble à un casse : peut-être voulaient-ils donner une autre couleur à cette cabane, fabriquer à leur façon un art-de-la-cabane-métaphore-de-la-vie-intra-utérine ? On ne soupçonne pas ce que les doudous ont à dire sur le monde.

### LA CABANE, VERS UN NID À SOI ?

Une œuvre réussie est une œuvre anti-gaspillage. La construire pour ensuite la jeter pose problème.

D'autant plus qu'il s'agit d'une œuvre participative : que ressentiraient ceux qui y ont contribué en découvrant sa démolition et son départ à la déchetterie ? Cela leur ferait mal au cœur.

Cette cabane mérite de demeurer, d'être exposée, aimée, conservée dans un espace dévolu aux arts plastiques, afin que sa fragile beauté continue de vivre et d'émouvoir. Au théâtre Point-Favre, elle bloquerait le passage, créerait des bouchons quand les classes arriveraient, et l'expérience ne serait pas très agréable. De plus, quel lien établir avec le spectacle suivant ?

### UN BUNKER SINON RIEN

Même dans un lieu consacré aux arts plastiques, la cabane semble vouée à disparaître : ses matériaux sont périssables. On pourrait presque organiser un référendum : une œuvre d'art peut-elle exister si elle est éphémère ? Peut-être faudrait-il simplement accepter sa disparition probable.

C'est comme le château de sable, c'est de l'art éphémère. On construit un château de sable pour assister à sa disparition. La valeur du château s'associe à sa disparition. La valeur de la cabane tient dans sa disparition. On s'y attache parce qu'on sait qu'elle ne sera plus cabane.

Quelle valeur accorder au geste artistique quand sa durabilité est incertaine ? Une œuvre éphémère, ça se préserve, diront certains. Il y a eu débat. Débat logistique. La logistique de l'art, c'est tout une histoire. Autour de la cabane, ça a ressemblé à cela :

- Vous l'auriez installée où ?
- Ailleurs, pour quelques années. Certainement pas au Point-Favre.
- Précisément ?

— Dans un bunker. En Suisse, y a plus de bunkers que d’habitant<sup>es</sup>. Sept millions de personnes pour huit millions de bunkers : c’est le pays idéal pour abriter une cabane d’art. On la placerait dans l’un d’eux, secrètement, loin du monde, à l’abri de la pluie.

— Les gens auraient-ils le droit de la visiter ?

— Oui. Une fois par an, pour une porte ouverte. La porte ouverte du bunker. Ceux qui l’ont construite pourraient y dormir, une semaine seulement, pas plus — comme un privilège fragile, un rituel annuel. La cabane, point trop n’en faut. La cabane, Point trop n’en Favre.

## L’IMAGINAIRE EN CAVALE

Avec Les Investigators, le jeu devient règlement, la liberté se change en protocole — une véritable bureaucratie de l’imaginaire, tandis que la pluie tombait dru et que les montagnes du Jura, derrière la vitre du théâtre Point-Favre, s’enorgueillissaient de blanc.

Si les branches ont été arrachées pour bâtir cette cabane, ce n’est pas bien. Imaginons que tout le monde se mette à construire des cabanes... Des cabanes partout, et plus d’arbres nulle part. Peut-être faudrait-il une loi : une cabane par trimestre, avec autorisation de la mairie, et deux cents francs d’amende si l’on dépasse le quota, pour prévenir ces crimes écologiques.

Des hippies pourraient y vivre, l’été seulement. La pluie, ou la tempête Benjamin, en viendrait vite à bout. C’est une œuvre d’art incapable de résister aux aléas climatiques. De l’art précaire, dont la valeur réside moins dans sa permanence que dans sa conscience de l’impermanence.

On pourrait l’imaginer à l’abri du musée du Louvre, exposée dans la Petite galerie de l’aile Richelieu, ou dans la Galerie du Temps. Mais une nuit, elle serait découpée à la disqueuse, volée en sept minutes, traînée par un scooter, pour finir, dérisoire et glorieuse, en vente sur Vinted.

Pour Le Dico des spectateurices

Joël Kérouanton,

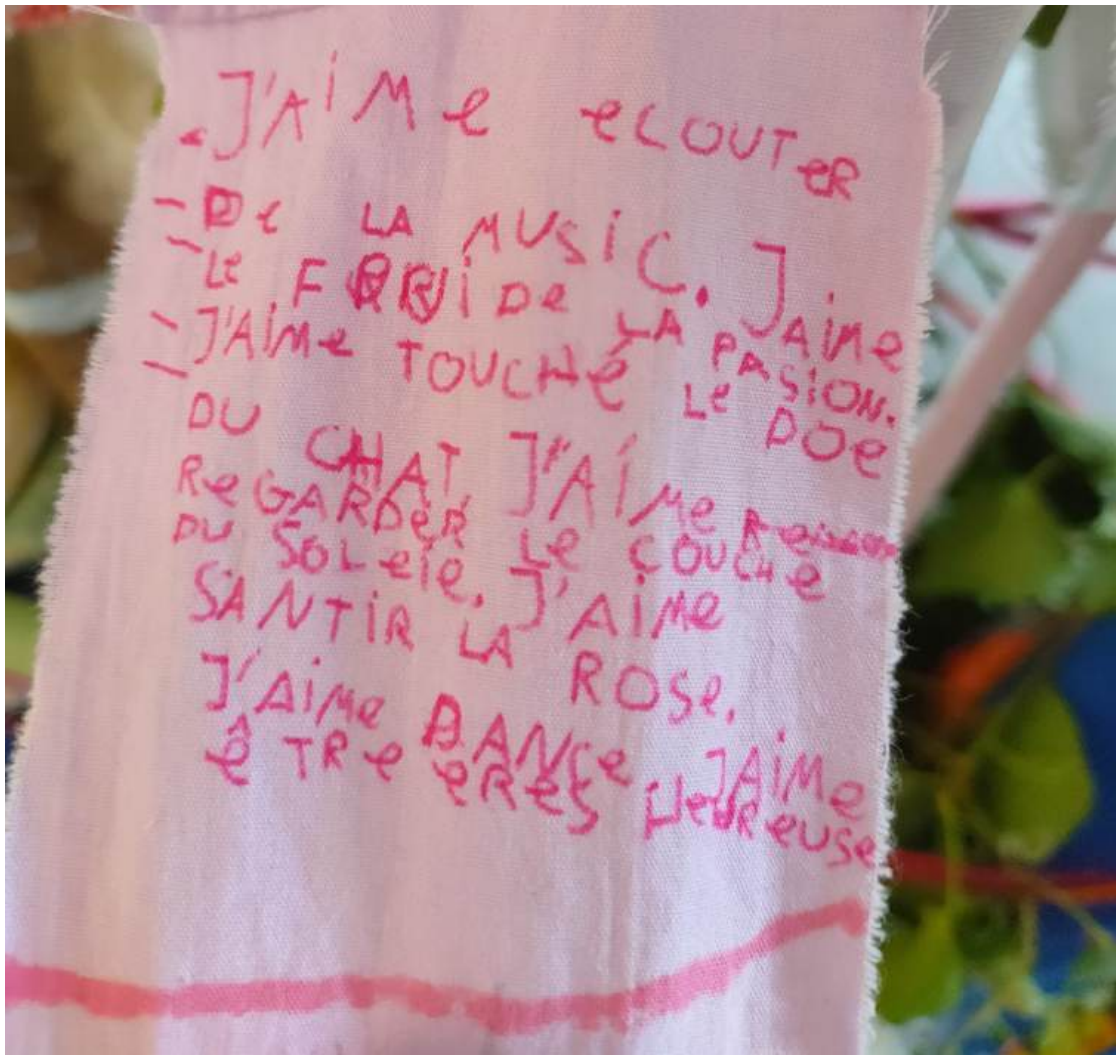
à partir des paroles des Investigators (Amel, Léa, Margaux, Eren)















# Silahkan



CET ARTICLE EST LE RÉCIT D'UNE SOIRÉE « CRITIQUE DES SPECTATEURICES » MENÉE AVEC LE THÉÂTRE POINT FAVRE ET LES INVESTIGATORS, AUTOUR DU SPECTACLE « SILAHKAN » DE LA COMPAGNIE 7273

---

Théâtre Point Favre, 7 mars 2026.

Après une résidence à Bali, la chorégraphe Laurence Yadi propose une nouvelle création pour jeune public, un voyage plein d'humour, de poésie et d'émotion. Cette pièce est imaginée dans un décor en perpétuelle métamorphose, un monde mobile constitué d'objets ordinaires, mais qui deviennent extraordinaires.

En Balinaise, [Silahkan](#) signifie « s'il vous plaît ». C'est un mot qu'on apprend à dire dès l'enfance, un mot ordinaire, mais qui se révèle précieux pour les enfants. C'est un sésame qui ouvre la porte à des désirs, des cadeaux, des projets. Ce mot du quotidien, ce mot ordinaire ouvrira sur le monde magique des contes, habités par des princesses, des dieux, des démons et des guerriers, et tous les aléas qu'un voyage si lointain peut engendrer.

PRÉSENTATION DE [SILAHKAN](#) PAR LE THÉÂTRE POINT FAVRE

Ça commence mal.

Ou bien ça commence très bien.

- Aimé l'expérience ?
- Oui... non... si, si. Pardon : si.
- Positif pour tout le monde, alors ?
- Oui.
- Oui.
- Oui.

Voilà. Critique officielle.  
Brute.  
Sans appareil théorique.  
Sans note de bas de page.

Et pourtant.

Dans le hall, après Silahkan de la compagnie 7273, quelque chose d'assez rare se produit : la danse contemporaine se retrouve commentée par un groupe d'ados qui n'ont pas prévu de faire de la théorie, mais qui la font quand même. Avec une énergie qui dépasse, parfois, les adultes présents. Comme si les ados avaient enfilé dix canettes de Red Bull.

Elles sont neuf ados à la franche détermination, et viennent d'interroger les spectateurices.  
Ce qu'elles récoltent, ce ne sont pas des analyses.  
Ce sont des mots. Des mots du public augmentés de leurs propres mots.

Et ces mots font travailler la danse.

D'abord les impressions.

- La musique faisait penser à la jungle. Elle fait peur.
- Je n'écouterai pas cette musique dans la vie de tous les jours.
- Il y a de la joie, quand même, de l'imaginaire et de la poésie.
- Oui, mais y avait pas de paroles.
- Y avait pas de texte. C'était de la danse.

La danse contemporaine a souvent rêvé d'un art sans texte, sans narration, où le mouvement serait une pensée autonome. Le chorégraphe Merce Cunningham parlait déjà d'une danse qui « ne raconte rien, mais qui propose une expérience du temps et du mouvement ».

Les ados, elleux, disent simplement : « Il n'y avait pas de paroles. »  
D'ailleurs, elles ne sont pas les seules. Une femme, rencontrée lors de leur petite enquête, préfère plutôt « les trucs genre la comédie. Avec du texte. »

Et soudain on comprend mieux le problème. Un spectacle sans mots peut faire écran à l'expérience.

Sur scène : une danseuse, des tissus, des transformations.

Beaucoup de tissus. Du monde entier.

— On a demandé combien il y en avait, raconte un Investigator.

— Une personne a dit 30. Une autre 200.

Enquête auprès de l'artiste : 40 tissus. En coton ou synthétique.

Quarante.

Point.

Enfin un nombre pour s'accrocher dans ce dédale.

On pourrait presque penser à Yvonne Rainer, qui écrivait dans les années 1960 que la danse pouvait être « une suite d'actions ordinaires, sans hiérarchie spectaculaire ».

Les tissus deviennent alors des partenaires, des accessoires, des partenaires de jeu.

Mais les ados n'emploient pas ces mots. Elles poétisent ce qui se joue sur scène. C'est infiniment plus parlant. « À un moment, quand elle a enlevé tous les bouts de tissu, elle les a balancés. Elle les a maltraités. C'était vraiment de la maltraitance tissudiale. »

Elles disent aussi :

— Elle a fait des petites îles avec.

— Moi je pensais que c'était des maisons avec des lumières.

— Quelqu'un a dit que c'était des petits monstres.

La danse contemporaine adore parler d'imaginaire ouvert.

Les ados le pratiquent immédiatement. Le concept de « maltraitante tissudiale » mériterait d'ailleurs d'être enseigné dans toutes les écoles de danse contemporaine. Surtout en 2026, où il n'y a presque plus un spectacle sans tissus dans la scénographie.

Les images se multiplient.

Robot.

Chevalier.

Dragon.

Autruche.

Un ado lance : « Le grand dragon a mangé le petit dragon. »

C'est drôle.

Mais c'est aussi une question sérieuse.

Car, depuis les années 1980, la danse contemporaine interroge la métamorphose du corps. Le corps n'est plus seulement humain, il devient animal, mécanique, hybride.

La théoricienne Susan Leigh Foster parle de « corps chorégraphique », un corps qui se reconfigure selon les imaginaires qu'il active.

Les ados, elleux, disent : « On ne savait pas si c'était un humain ou un robot. »

Même diagnostic.

Autre vocabulaire.

Mais la critique la plus radicale arrive par une Investigator.  
— Beaucoup de personnes interviewées ont dit qu'il y avait un côté animal.

Question :

— Et toi tu es d'accord ?

— Pas trop. J'ai absolument rien vu. C'est abstrait.

Voilà.

La danse contemporaine s'est construite sur cette idée d'abstraction du mouvement.

Déjà Rudolf Laban au début du XX<sup>e</sup> siècle cherchait à penser la danse comme une organisation pure d'énergie et d'espace.

Et une Investigator arrive.

Elle regarde.

Elle dit : « C'est abstrait. »

Fin de conférence. La spectatrice-abstraite a tranché.

Mais ce qui se joue là dépasse la danse.

C'est une question politique.

Qui a le droit de parler de l'art ?

Le philosophe Jacques Rancière rappelle que celle et celui qui est spectateur « n'est pas un ignorant qu'il faudrait instruire ». Pour lui, il existe une égalité des intelligences : chacune peut produire du sens à partir de ce qu'elle voit.

Et c'est exactement ce qui se passe ici.

Les ados n'expliquent pas la danse.

Elles la traduisent.

Jungle.

Aladin.

Reine des neiges.

Queue d'un animal (un marsupilami ?).

Vide.

Chaque mot ouvre une hypothèse.

Rancière dirait que chaque spectateurice « compose son propre poème avec les éléments du spectacle ».

La discussion continue.

Un moment intrigue tout le monde.

La danseuse s'arrête.

La musique continue.

Bug ?

« Comme si elle s'était trompée », dit une Investigator.

Peut-être.

Mais l'histoire de la danse contemporaine est pleine de ces moments où l'erreur devient méthode. Steve Paxton, pionnier du contact-improvisation, rappelait que l'improvisation consiste à « rester avec ce qui arrive ».

Les ados racontent les échanges autour de l'improvisation : « On dirait, la danse, elle avait été inventée sur le moment même. Y en a, des spectateurices, elles ont dit genre parfois elle improvisait. »

Même idée.

Avec ce phrasé si caractéristique des ados.

« Rester avec ce qui arrive » d'un côté. « Inventée sur le moment même » de l'autre. Des formules courtes pour dire la même chose. Les Investigators font du Steve Paxton sans le savoir. Elles pratiquent l'art brut de la pensée en danse.

Puis surgit un détail technique.

Sur le plateau, des croix au sol.

Des repères.

Pour savoir où être.

Face public.

Dos public.

Parce que la danseuse voit très peu. Elle porte des tissus qui recouvrent sa tête. Elle EST tissu. D'ailleurs, on ne sait pas où se trouve son visage. Est-ce une femme, un homme ? En soi, on ne sait pas. Un animal ? Un enfant ? Un chimpanzé ? Toujours est-il que la danseuse ne voit quasiment rien.

Les ados imaginent immédiatement le danger.

— Mais si elle croit être face au mur...

— ... et qu'elle est face au public...

— ... et qu'elle tombe dans la fosse ?

— C'est chaud !

Rires.

Derrière la blague il y a une vraie question : la danse est une cartographie invisible. Un système de repères, de trajectoires, de mémoire corporelle. Une « partition spatiale », pour la chorégraphe Anne Teresa De Keersmaeker.

Les ados, eux, voient juste des croix.

Et ça suffit.

La plaquette aussi laisse place à quelques glissements d'interprétation.

« Sur le truc [la plaquette] c'était écrit Bali. C'est quoi le rapport avec le ballet ? »

Pause.

« Ah. Bali. »

Deux lettres d'écart, et tout un monde qui bascule. D'un côté, l'île indonésienne où la pièce a été pensée, l'île aux femmes couvertes de tissus. De l'autre, l'imaginaire du ballet classique qui surgit par réflexe. La médiation commence là, dans ce petit télescopage sonore : quand la lecture dérape légèrement et fabrique une autre hypothèse.

Les spectacles aiment parler de circulation des cultures ; les Investigators, eux, pratiquent surtout la circulation des mots. Et parfois, entre Bali et ballet, il suffit d'un battement d'oreille pour que la danse change de continent.

La discussion dévie vers TikTok.

« Les danses là-bas sont improvisées », dit quelqu'une.

Et soudain un vertige.

Car la danse contemporaine a passé cinquante ans à défendre l'improvisation comme geste radical.

Et maintenant ?

Les adolescent<sup>es</sup> improvisent devant leurs téléphones tous les jours.

La frontière tremble entre les pratiques professionnelles et les danses en amateurice, non instituées. La frontière tremble mais quelques Investigators ont enquêté auprès de l'artiste : trois mois de travail pour créer Silahkan. Beaucoup d'idées abandonnées. Échauffement tous les jours de 9h à 14h.  
« C'est cardio », résume une ado.

Une question apparaît alors, presque malgré tout :

Les ados peuvent-elles penser la danse contemporaine ?

Réponse : elles la pensent déjà.

Pas avec des concepts. Elles les évacuent direct, les concepts, « Je n'aime pas l'art moderne » ou « Le moderne, je ne sais pas trop ».

Elles pensent la danse avec des images.

Avec des phrases incomplètes.

- Une dame qui gigotait avec des tissus.
- On ne savait pas si c'était devant ou derrière.
- Elle nous a fait l'autruche.
- Ça faisait peur.

Et ces phrases touchent quelque chose d'essentiel.

Car la danse contemporaine, depuis un siècle, cherche précisément ça : un art qui ne dicte pas ce qu'il faut voir.

Un art qui ouvre des interprétations.

Vers la fin de la discussion, une voix féminine résume le spectacle comme un jeu. Silahkan, c'est comme un enfant qui ouvrirait sa boîte de jeu et qui dirait : « Ah ! Tiens ! Si on jouait à ça, ou à ça ? »

Une boîte ouverte.

On sort un tissu.  
Puis un autre.

On devient sorcière.  
Puis dragon.  
Puis autruche.

Et là, soudain, la théorie rejoint l'enfance.

Car beaucoup de chorégraphes parlent aujourd'hui de jeu comme principe de création. Le philosophe Johan Huizinga écrivait déjà que la culture naît dans le jeu.

Les ados n'ont pas lu Huizinga.  
Mais elles reconnaissent immédiatement le geste.

Alors peut-être que la vraie question n'est pas :  
les ados comprennent-elles la danse contemporaine ?

La vraie question serait plutôt :  
la danse contemporaine est-elle prête à écouter les ados ?

Parce qu'elles regardent sans protocole.

Elles ne savent pas ce qu'il faut penser.

Donc elles pensent autrement.

Et peut-être que la danse contemporaine — avec ses robots, ses dragons, ses 40 tissus et ses silences — a justement besoin de ces spectateurices-là. Ceux qui acceptent de ne pas savoir ce qu'on voit.

Ceux qui disent : « J'ai absolument rien vu. »  
Et qui continuent quand même à regarder.

Pour Le Dico des spectateurices  
Joël Kérouanton,  
à partir des paroles des Investigators (Amel, Diana, Eren, Ivi,  
Heigé, Léa, Margaux, Martina, Melissa)



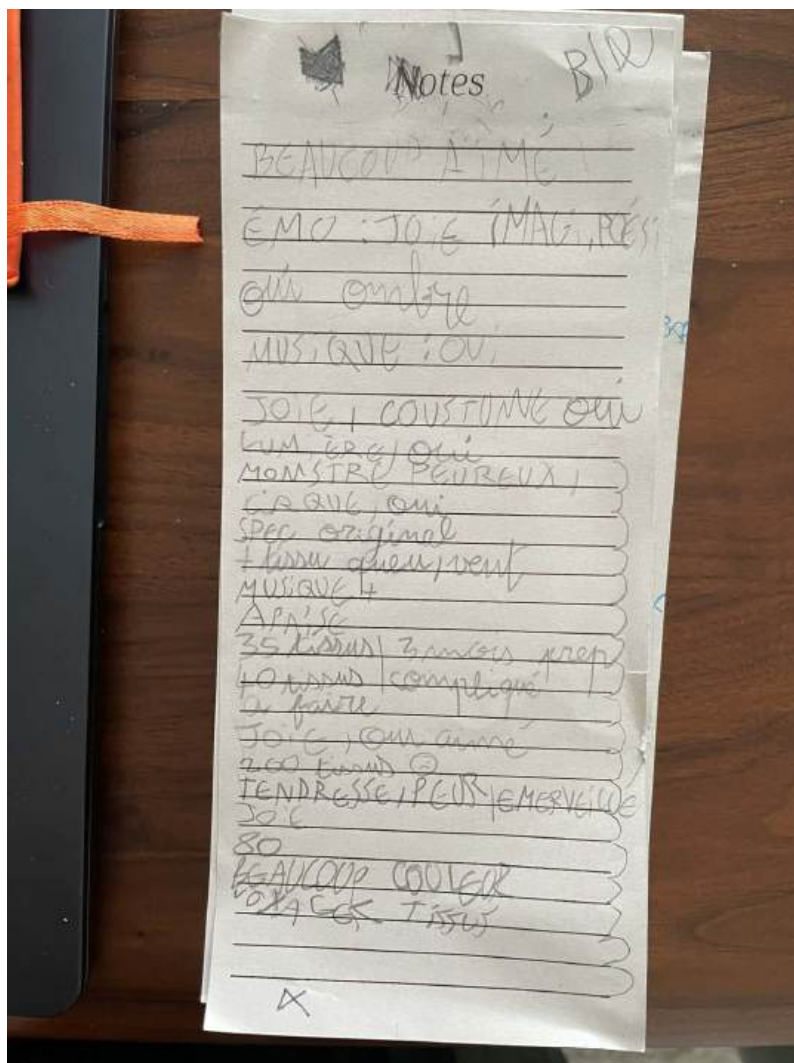














Texte écrit le 15 mars 2026, et revue et corrigé le 16 mars 2026.

---

# Grand bal métissé



CET ARTICLE EST LE RÉCIT D'UNE SOIRÉE « CRITIQUE DES SPECTATEURICES » MENÉE AVEC LE THÉÂTRE POINT FAVRE ET LES INVESTIGATORS, AUTOUR DU SPECTACLE GRAND BAL MÉTISSÉ DE LA FANFAREDULoup ET FRÈRES DE SAC 4TET

---

Théâtre Point Favre, 20 mars 2026.

La FanfareduLoup et Frères de Sac 4tet s'unissent pour vous proposer un Grand Bal Métissé.

La FanfareduLoup, collectif musical genevois fondé en 1978, s'est illustrée par ses créations variées avec le théâtre, les marionnettes et l'image, couvrant un répertoire allant du jazz au rock, en passant par la musique contemporaine et la réélaboration d'œuvres classiques.

Frères de Sac 4tet est un ensemble né en 2016 au sein du collectif grenoblois MusTraDem (pour Musiques Traditionnelles de Demain). Tout un programme pour ce groupe qui revisite, à travers bals, concerts ou créations, les répertoires traditionnels européens, de la Bretagne à la Suède.

Bal folk, bal populaire, bal swing ... Les deux ensembles se fondront en un seul corps pour redessiner, avec une palette sonore élargie, les frontières de nos traditions musicales, réelles et imaginaires.

PRÉSENTATION DE [GRAND BAL MÉTISSÉ](#) PAR LE THÉÂTRE POINT FAVRE

J'écoute les bandes son envoyées depuis le théâtre de Chêne-bourg, en Suisse. Mille kilomètres me séparent de la salle. Mille, c'est précis, mais ça ne dit rien : dans le casque, tout revient à portée, tout circule. Les voix des ados, leurs questions, les réponses des spectateuïces, les blancs aussi, les hésitations, les reprises.

Je n'ai pas l'image. Seulement du son. Mais ça suffit à faire monde — ou à faire croire que ça suffit. Par moments, je doute : est-ce que j'entends vraiment, ou est-ce que je complète avec mon imagination ?

Les Investigators parlent de la foule, de leurs carnets, tenus serrés, presque contre le corps. Comme si ça allait les aider à comprendre. Il y avait du monde — 150, 200 spectateuïces, peut-être — alors elles ont voulu vérifier. Compter. Être sûrs. À la billetterie, on leur a dit : 149 passages. Le chiffre tombe, net. Alors là, ça produit un effet. Presque une preuve. Salle quasi pleine. On sent que ça compte, pour elleux. Une preuve que cette soirée pèse lourd dans la cartographie des moments importants du théâtre. Que la soirée était tout bonnement « réussie » et qu'elles se devaient de restituer cette réussite.

Elles posent des questions. Comme ça vient. Sans protocole visible. Est-ce que la lumière allait avec le spectacle ? — oui, plutôt. Sauf quelqu'un dit que c'était « un système », que cette lumière ne variait pas beaucoup. Elles ont noté ça. Elles ont noté aussi : « spectacle très très bon », « bien fait », « surtout la musique ». Ça s'accumule. Sans tri. Sans hiérarchie apparente. Dans les propos des spectateuïces interviewés, la musique revient, souvent. Comme si elle tenait tout ensemble. Tel un point d'appui. Un étai.

Une personne dit que la danse lui faisait penser à un film Disney. Elles n'ont pas su quoi en faire, mais elles l'ont gardé : quelque chose s'y disait, sans qu'elles puissent encore en préciser la portée. Moi non plus je ne sais pas quoi en faire, de cette référence à Disney. L'impression qu'il y a du Disney partout, où que j'aïlle. Mais je sens bien que ça travaille quelque chose de notre imaginaire collectif.

Les questions des investigators bifurquent, parfois directes :  
— votre attente principale ?  
— « la découverte ».

On lui demande si elle a dansé pendant le spectacle : « oui, au fond de la salle ! ».

Toujours ces précisions, ces micro-localisations. Le fond de la salle, le haut, le bas. Une géographie se dessine, sans carte.

Une autre situe le spectacle autrement : troisième ou cinquième fois ici. Je note ça aussi. La fidélité. L'habitude. Ce qui revient.

La circulation des réponses est lente, simple, presque minimale — et pourtant elle construit un éco-système de pensée spectatorielle. J'écris ça. Je vois bien que ça déplace. Je ne sais pas si ça éclaire.

## LA QUESTION EN QUESTION

Une investigateurs parle. Vite. Comme si les questions continuaient de courir après elle. Elle raconte une dame. Première fois. Venue avec une amie. « On ne vient pas toute seule la première fois au théâtre », affirme l'enquêtrice adolescente. Sa formule s'impose comme une règle implicite, presque sociologique, formulée spontanément. Le spectacle vivant comme espace d'initiation, où l'on entre guidé, tenu par la main, avant peut-être d'oser s'y perdre seul.

J'en fait trop, toujours tirer vers l'analyse de ce que j'entends, pourquoi ? J'aimerais tant laisser les phrases comme elle sont, les noter sans les penser. Quelque chose m'en empêche. Ne sait pas quoi.

Les ados posent des questions. Et parfois s'interrompent. D'eux-mêmes. L'une dit : j'ai posé des questions mais j'ai pas vraiment noté. Ça arrive. Ça dérape. Ça fait partie du dispositif. Une autre parle du malaise. Aller vers des inconnues. Plus âgés. « Des vieux pur souche », dit-elle. Ça fait rire. Un peu jaune. Tentative de classement, oui. Mais bricolée. Improvisé. Un classement qui fait l'unanimité : « y avait beaucoup plus de personnes âgées que la dernière fois. Et peu d'enfant. » Puis une phrase bascule : « ce soir y a beaucoup de jeunes quand même ! » — immédiatement contredite : « elles sont forcés par leurs parents ! » Répartie immédiate. Rien ne se fixe. Le théâtre devient ça aussi : un lieu où les perceptions s'entrechoquent. Où les catégories flottent. Dans ces fragments, ce ne sont pas seulement des avis qui circulent. C'est un regard en train de naître, bricolé à voix haute. Qui se cherche. Une manière, finalement, de regarder le spectacle... en passant par les âges de ceux qui le regardent. De vrais spectateurices-par l'âge en salle ! Qui tombent dans le piège : n'a-t-on jamais vu des jeunes rebelles kiffer les opéras dansés du chorégraphe belge Alain Platel ? Voilà, moi aussi je tombe de le

piège de la référence face à la pensée brute adolescente. Parce que je ne veux entendre ce que j'entends.

Je tente de suivre les discussions enregistrées. Je n'y arrive pas toujours. Surgissent des images plus abruptes : « des gens possédés sur scène », « une secte puissante ». Exagérations, oui. Mais intensité aussi. Une manière de dire : ça m'a fait quelque chose. Une spectatrice lâche : « ah ! c'était que ça ! » — regret d'une parole trop contrainte, envie de dire plus. Comme un regret. Ou une frustration d'avoir peu dit. Aurait aimé en dire plus. Creuser. Fouiller dans ses souvenirs de spectatrice. Trente minutes se sont écoulées depuis le baisser de rideau, et la quasi totalité des images enregistrées par le cerveau sont encore là, dans les starting-block, prêtes à sortir par la bouche. Parfois, ça reste coincé. Longtemps. Des années. Des dizaine d'années.

Je ne cesse de penser à ces spectateurices interviewées par Olga de Soto, cinquante années après avoir assisté à un ballet créé sur un argument de Jean Cocteau. Elles en parlaient comme si c'était la veille.

## A LA LISIÈRE DU SPECTACLE

Missionnés par le théâtre, les Investigators avancent. De personne en personne. « Ça faisait le taf », dit quelqu'un. Je garde la phrase telle quelle. Une autre spectatrice vient du coin. Vingt minutes à peine. Elle connaît déjà le théâtre Point Favre. Elle a vu un bal funk. Les références circulent. Se superposent. Elles récoltent des bouts. Des phrases. Des impressions. C'est parfois flou. Mais ensemble, ça tient. Un peu. Un petit univers, oui.

Toujours à mille kilomètres, j'écoute. Les voix me parviennent par fragments, bandes-son granuleuses, grésillements, souffles et rires mêlés, musique criarde en fond sonore — et dans cet entrelacs, quelque chose du théâtre se rejoue, déplacé, diffracté. Non plus sur scène, mais à sa lisière : là où la spectateurice s'émancipe en devenant à son tour producteurice de récits, collecteurice d'expériences, opératrice d'un montage sensible.

La musique, elle, résiste à la description. « C'est pas ce qu'on entend d'habitude. » Alors elles disent « folklore », faute de mieux. Mais l'usage du mot folklore ici n'est pas une façon de parler d'une tradition ancestrale, c'est juste une sensation d'étrangeté familière. « Ça nous met dans la vibe ». Le mot « ambiance » revient, lui aussi, comme une nappe sonore continue. Beaucoup beaucoup

d'ambiance. Je me demande si ce n'est pas ça, l'objet principal. L'ambiance. Plus que le spectacle.

## DE L'ART DE LA NUANCE

Une autre Investigators prend le relais, ou peut-être prolonge-t-elle simplement la même phrase entendue peu avant. Parlant d'un pair :

— Il a déjà tout dit.

Mais rien n'est jamais « déjà dit » dans ces enregistrements : tout se répète, se reformule, se déplace légèrement. Une méthode, presque. La pensée procède d'un art de la nuance. Et c'est cette nuance que je cherche, que j'entends, que je tente d'écrire, s'il est encore possible de rendre compte d'une telle expérience sans y être. Écrivain casanier, avec vue sur mer : pas exactement la position idéale pour raconter ce qui se joue au pied des montagnes suisses.

L'ado note : en bas, ça danse, ça s'ambiance ; en haut, ça observe, assis, près du bar. Deux façons d'être là (je pourrais dire « deux régimes de spectature ». Mais est-ce que ça aide vraiment ?) L'un engagé, corporel, presque débordant ; l'autre plus distancié, contemplatif, mais pas moins impliqué. Deux façons d'habiter la soirée. Une stratification des étages.

Un ado glisse une question, presque incongrue :

— Est-ce que le côté technique s'était amélioré au fil de la soirée ? À qui s'adresse-t-il ? On ne sait pas vraiment. « Quelqu'un », disent-elles. Ça me va. Ce flou. Une foule sans visage fixe. De toute façon à 1000 km, je n'y suis pas, dans cette foule. Je ne la ressens pas. Je ne la pense pas. Je suis seul avec mon clavier, ma souris et l'écran pour seule interface franco-suisse.

## DE L'ÂGE ET DES CHATS

Puis une voix déraile. Ou ouvre autre chose. Un Investigator en pleine fête ? Car c'est bien une fête, là-bas : les Investigators, c'est l'art de faire danser les mots au cœur d'une fête des arts. Une manière de chercher, sans cesse, le décomplexage, dans un lieu qui fabrique tout autant des complexes que de l'esthétique.

— Rien à dire.

Et aussitôt, encore une fois : les « vieux », les « dinosaures », les « têtes grises ». Rires. Fatigue. Un peu de cruauté. Beaucoup de jeu. Elles comptent les âges comme on compterait les pas d'une danse

qui n'est pas la leur. Trente-six ans devient un cap. Presque un gouffre. Ça me fait sourire. Et en même temps, ça dit quelque chose de très net. Le théâtre devient ici une machine à produire des écarts générationnels visibles, presque caricaturaux.

Une voix relance :

— Comment tu qualifierais cette soirée ?

Les adjectifs fusent, contradictoires : « bien », « incroyable », « romantique », « pour les vieux », « rapide ». Je note. Je n'explique pas trop. J'essaie. Rien ne tient ensemble et pourtant tout coexiste. Et puis l'image surgit, magnifique : Le grand bal métissé, c'est une piste de danse comme parcours d'obstacles. Dans ce spectacle on esquivé, on évite, on se percute. Comme des robots, disent les Investigators. Dans cette danse, on cherche « les personnes qui nous conviennent ». La danse devient ici une forme de navigation sociale où chaque corps calcule, anticipe. Une microsociologie en mouvement dans l'espace de la scène.

Elles ont tenté d'interviewer la technique — refus poli : « je travaille, désolé ».

Frontière nette entre ceux qui font et ceux qui racontent. Mais elleux insistent, franchissent les lignes, s'approchent de l'accordéoniste. Il espérait 200 personnes, il en a eu 150. Déception relative, satisfaction mesurée. Il parle de l'affiche, « très très belle », noire et blanche, musicien<sup>les</sup> debout dans un champ. Une esthétique du théâtre, dit-il. Comme si le visuel précédait déjà l'expérience, la préparait.

Une voix, enfin, résume sans le savoir toute l'enquête :

— Une ambiance de malade.

Je pourrais ne pas garder cette phrase. Trop entendue. Mais ici, elle tient. Comme un indicateur brut. Les danses sont « biscornues », « dans tous les sens », « jamais les mêmes ». Une danse collective, où l'on peut venir seul et repartir accompagné. Ça fabrique du lien. Un peu. Puis la conversation des Investigators glisse. Vers plus tard. Vers des vies imaginées. « Quand j'aurai une femme ». « Des chats noirs ». Le futur comme caricature douce-amère. Les « gens à chats » apparaissent. Catégorie sociale imaginaire, presque mythologique. Un monsieur avec une tresse et un béret, « une tête de Yannick ». Triste, peut-être. Ou pas. Projection.

ET SI LE SPECTACLE ÉTAIT DANS LA SALLE ?

Je note. J'assemble. Je rate aussi. Il manque l'air. La chaleur. Le

volume exact de cette « ambiance ». Quelque chose m'échappe nécessairement. Je n'ai que des restes. Mais peut-être que ça suffit. Ou presque. Les Investigators fatiguent. Elles quittent les spectateuices pour rencontrer les artistes. L'envie d'aller vers ceux qui ont « fait » la soirée s'impose. Une musicienne parle. Clarinettiste. 29 ans de pratique. C'est énorme, note l'ado. Elle parle du trac, « un peu mais ça va », d'un solo au milieu duquel elle tient. Elle raconte les débuts avec ses parents, les spectacles qu'elle allait voir enfant, et ce rêve formulé sans détour : « mourir sur scène, en faisant des trucs qu'elle aime. » L'ado réagit, en marge : je ne partage pas son rêve, hein ! Et pourtant elle garde tout. La clarinettiste dit aussi qu'elle ne ferait rien d'autre. Que c'est sa passion. Qu'avec la troupe, « on est bien ensemble ».

Les Investigators n'ont pas encore conscience que elleux aussi, la font, cette soirée. Que elles aussi participent de cette co-présence nécessaire à la fabrique d'un art vivant. Oui, dans cette délégation – ces adolescent<sup>es</sup> qui regardent, questionnent, rient – se joue peut-être une autre forme d'écriture du théâtre. Une écriture collective, discontinue, où le sens ne se stabilise jamais vraiment. Une écriture qui accepte de ne pas conclure.

Faute de résoudre l'énigme du film Disney comme clé de lecture de la danse de la soirée, je laisse une dernière image ouverte : un homme en kilt, au milieu de la piste, tournant légèrement à contretemps. Est-ce qu'il a passé une bonne soirée ? Probablement. Est-ce que cela « fait sens » ? Peut-être pas. Ou alors dans cette logique fragile où tout se tient par affinités diffuses : musique celtique, costume, danse collective.

Et les adolescent<sup>es</sup>, autour, qui observent, commentent, inventent. Peut-être que le spectacle, finalement, c'était elleux.

Pour Le Dico des spectateuices  
Joël Kérouanton,  
à partir des paroles des Investigators (???)











# Dis, pourquoi la radio ?



CET ARTICLE EST LE RÉCIT D'UNE SOIRÉE « CRITIQUE DES SPECTATEURICES » MENÉE AVEC LE THÉÂTRE POINT FAVRE ET LES INVESTIGATORS, AUTOUR DU SPECTACLE DIS, POURQUOI LA RADIO ? DE LUCAS THORENS

---

## Théâtre Point Favre, 2 avril 2026.

Et si l'on voyait sur la scène d'un théâtre une émission de radio ? Et si le producteur, animateur de l'émission soudain pouvait figer le temps, se lever de sa chaise et s'adresser à vous pour vous dévoiler les coulisses de ce média de manière ludique et décontractée ?

Le spectacle alterne entre anecdotes, surprises, fictions poétiques, exemples concrets et questions existentielles. Pourquoi faire de la radio ? Que peut encore dire ce média aujourd'hui ? Qui est la poutre céleste ? Est-ce que les animateur·trices dansent pendant les chansons ? Pour ne citer que quelques thèmes abordés... le temps d'une émission de radio.

Producteur d'émissions de radio à la RTS, Lucas Thorens a participé à plusieurs programmes alliant humour et érudition dont notamment les émissions « Dis, pourquoi ? » et « Pantagruel » dans laquelle il déclinait des classements de toutes sortes, toujours étonnants, savants, cocasses et même utiles pour briller en société ! Ami des loutres et des poneys, il a plusieurs centres d'intérêts comme la pyrogravure, l'aquaplaning en espadrille ou encore les mystères de l'existence...

PRÉSENTATION DE [DIS, POURQUOI LA RADIO ?](#) PAR LE THÉÂTRE POINT FAVRE

Quibus occurrere bene pertinax miles explicatis ordinibus parans hastisque feriens scuta qui habitus iram pugnantium concitat et dolorem proximos iam gestu terrebat sed eum in certamen alacriter consurgentem revocavere ductores rati intempestivum anceps subire certamen cum haut longe muri distarent, quorum tutela securitas poterat in solido locari cunctorum.

Mensarum enim voragine et varias voluptatum inlecebras, ne longius progrediar, praetermitto illuc transiturus quod quidam per

ampla spatia urbis subversasque silices sine periculi metu properantes equos velut publicos signatis quod dicitur calceis agitant, familiarium agmina tamquam praedatorios globos post terga trahentes ne Sannione quidem, ut ait comicus, domi relicto. quos imitatae matronae complures opertis capitibus et basternis per latera civitatis cuncta discurrunt.

Dum apud Persas, ut supra narravimus, perfidia regis motus agitat insperatos, et in eois tractibus bella rediviva consurgunt, anno sexto decimo et eo diutius post Nepotiani exitium, saeviens per urbem aeternam urebat cuncta Bellona, ex primordiis minimis ad clades excita luctuosas, quas oblitterasset utinam iuge silentium! ne forte paria quandoque temptentur, plus exemplis generalibus nocitura quam delictis.

Thalassius vero ea tempestate praefectus praetorio praesens ipse quoque adrogantis ingenii, considerans incitationem eius ad multorum augeri discrimina, non maturitate vel consiliis mitigabat, ut aliquotiens celsae potestates iras principum molliverunt, sed adversando iurgandoque cum parum congrueret, eum ad rabiem potius evibrabat, Augustum actus eius exaggerando creberrime docens, idque, incertum qua mente, ne lateret adfectans. quibus mox Caesar acrius efferatus, velut contumaciae quoddam vexillum altius erigens, sine respectu salutis alienae vel suae ad vertenda opposita instar rapidi fluminis irrevocabili impetu ferebatur.

Iam virtutem ex consuetudine vitae sermonisque nostri interpretemur nec eam, ut quidam docti, verborum magnificentia metiamur virosque bonos eos, qui habentur, numeremus, Paulos, Catones, Galos, Scipiones, Philos; his communis vita contenta est; eos autem omittamus, qui omnino nusquam reperiuntur.

Ideoque fertur neminem aliquando ob haec vel similia poenae addictum oblato de more elogio revocari iussisse, quod inexorabiles quoque principes factitarunt. et exitiale hoc vitium, quod in aliis non numquam intepescit, in illo aetatis progressu effervescebat, obstinatum eius propositum accendente adulatorum cohorte.

Ut enim quisque sibi plurimum confidit et ut quisque maxime virtute et sapientia sic munitus est, ut nullo egeat suaque omnia in se ipso posita iudicet, ita in amicitiiis expetendis colendisque maxime excellit. Quid enim? Africanus indigens mei? Minime hercule! ac ne ego quidem illius; sed ego admiratione quadam virtutis eius, ille vicissim opinione fortasse non nulla, quam de meis moribus habebat, me dilexit; auxit benevolentiam consuetudo. Sed quamquam utilitates multae et magnae consecutae sunt, non sunt tamen ab earum spe causae diligendi profectae.

Inter quos Paulus eminebat notarius ortus in Hispania, glabro

quidam sub vultu latens, odorandi vias periculorum occultas perquam sagax. is in Britanniam missus ut militares quosdam perduceret ausos conspirasse Magnentio, cum reniti non possent, iussa licentius supergressus fluminis modo fortunis conplurium sese repentinus infudit et ferebatur per strages multiplices ac ruinas, vinculis membra ingenuorum adfligens et quosdam obterens manicis, crimina scilicet multa consarcinando a veritate longe discreta. unde admissum est facinus impium, quod Constanti tempus nota inusserat sempiterna.

Orientis vero limes in longum protentus et rectum ab Euphratis fluminis ripis ad usque supercilia porrigitur Nili, laeva Saracenis conterminans gentibus, dextra pelagi fragoribus patens, quam plagam Nicator Seleucus occupatam auxit magnum in modum, cum post Alexandri Macedonis obitum successorio iure teneret regna Persidis, efficaciae inpetrabilis rex, ut indicat cognomentum. Omitto iuris dictionem in libera civitate contra leges senatusque consulta; caedes relinquo; libidines praetereo, quarum acerbissimum extat indicium et ad insignem memoriam turpitudinis et paene ad iustum odium imperii nostri, quod constat nobilissimas virgines se in puteos abiecisse et morte voluntaria necessariam turpitudinem depulisse. Nec haec idcirco omitto, quod non gravissima sint, sed quia nunc sine teste dico.

Quibus occurrere bene pertinax miles explicatis ordinibus parans hastisque feriens scuta qui habitus iram pugnantium concitat et dolorem proximos iam gestu terrebat sed eum in certamen alacriter consurgentem revocavere ductores rati intempestivum anceps subire certamen cum haut longe muri distarent, quorum tutela securitas poterat in solido locari cunctorum.

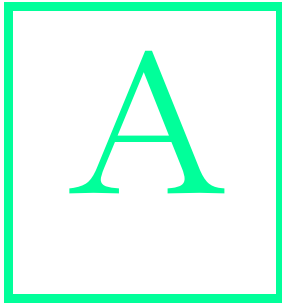
Mensarum enim voragines et varias voluptatum inlecebras, ne longius progrediar, praetermitto illuc transiturus quod quidam per ampla spatia urbis subversasque silices sine periculi metu properantes equos velut publicos signatis quod dicitur calceis agitant, familiarium agmina tamquam praedatorios globos post terga trahentes ne Sannione quidem, ut ait comicus, domi relicto. quos imitatae matronae complures opertis capitibus et basternis per latera civitatis cuncta discurrunt.

Dum apud Persas, ut supra narravimus, perfidia regis motus agitatur insperatos, et in eois tractibus bella rediviva consurgunt, anno sexto decimo et eo diutius post Nepotiani exitium, saeviens per urbem aeternam urebat cuncta Bellona, ex primordiis minimis ad clades excita luctuosas, quas obliterasset utinam iuge silentium! ne forte paria quandoque temptentur, plus exemplis generalibus nocitura quam delictis.

Thalassius vero ea tempestate praefectus praetorio praesens ipse

quoque adrogantis ingenii, considerans incitationem eius ad multorum augeri discrimina, non maturitate vel consiliis mitigabat, ut aliquotiens celsae potestates iras principum molliverunt, sed adversando iurgandoque cum parum congrueret, eum ad rabiem potius evibrabat, Augustum actus eius exaggerando creberrime docens, idque, incertum qua mente, ne lateret adfectans. quibus mox Caesar acrius efferatus, velut contumaciae quoddam vexillum altius erigens, sine respectu salutis alienae vel suae ad vertenda opposita instar rapidi fluminis irrevocabili impetu ferebatur. Iam virtutem ex consuetudine vitae sermonisque nostri interpretemur nec eam, ut quidam docti, verborum magnificentia metiamur virosque bonos eos, qui habentur, numeremus, Paulos, Catones, Galos, Scipiones, Philos; his communis vita contenta est; eos autem omittamus, qui omnino nusquam reperiuntur.

---



## Spectateuice- Abstraité

Résume un spectacle entier en une seule phrase :

— « C'est abstrait. »

Pause.

— « Mais c'était bien. »

Ou :

— « Mais c'était intéressant. »

Une belle façon d'annoncer la couleur sans trop se mouiller. Læ spectateuice-abstraité ne choisit pas. Elle laisse tout flotter.

Peut vouloir dire plusieurs choses :

je ne comprends pas,

je comprends trop,

ou bien je préfère garder mes hypothèses ouvertes.

Peut vouloir dire aussi :

je n'ai pas reconnu d'histoire.

je n'ai pas reconnu de personnage.

je n'ai pas reconnu de message.

Ou encore :

je n'ai pas réussi à fixer une seule image.

Læ spectateuice-abstraité possède une forme particulière de lucidité :

elle accepte que certaines images ne se

laissent pas attraper. Læ spectateuice-

abstraité n'est donc pas ure spectateuice qui

ne comprend pas. C'est ure spectateuice qui

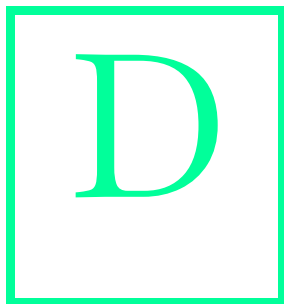
refuse de fermer trop vite le spectacle.

---

EXPÉRIENCE : Les Investigators

COLLECTE : menée lors d'une journée « Critique des spectateuices » autour du spectacle [Silahkan](#) (Les Investigators), 7 mars 2026.

GÉOLOCALISATION : Théâtre Point-Favre, Chêne-Bourg, Canton de Genève (Suisse)



## Spectateurice- Du-vivant

À l'affût de ce qui affecte ses sens. Jusqu'à affecter son ciboulot. Et aime ça, avoir le ciboulot à l'envers, les pensées dans les nuages.



---

« Dans cette cabanese bruissent des paroles poétiques, comme si la couleur des arômes venait nourrir celle des mots des spectateurices-Du vivant. Les arômes laissent libre cours à toutes les imaginations : le parfum sur les corps-cabane fait travailler le ciboulot, on y est, dans cette pensée brute de l'art comme pratique collective, et l'on y entend des murmures du type C'est cosy-chaleur-abstrait ou C'est nature-extérieur-danger. La nature est toujours un peu dangereuse, et la cabane est fabriquée avec des matériaux naturels. Ici, il se trouve peut-être des araignées — si, si ! — parce que cette cabane respire : c'est une œuvre vivante. »

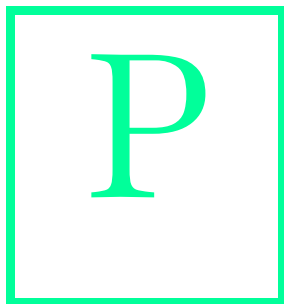
KÉROUANTON (Joël), in « Le Dico des spectateurices », 2025.

---

EXPÉRIENCE : Les Investigators

COLLECTE : autour de Faire cabane - Soigner le lien, 25 octobre 2025.

GÉOLOCALISATION : Théâtre Point-Favre, Canton de Genève (Suisse)



## Spectateurice- Par-l'âge-en-salle

Des cheveux gris majoritaire dans le public ?  
Un spectacle pour les anciens. L'absence de  
cheveux gris ? Un spectacle 100% jeunes.

Définir un spectacle par l'âge moyen des spectateurices, c'est s'appuyer sur du concret, du visible, au risque, parfois, de glisser vers un déterminisme un peu rapide : est-on certain que des jeunes « en freestyle » n'aimeront pas des spectacles joués devant un parterre de vieux « pur souche » ? Est-on certain que des vieux « pur souche » n'aimeront pas des spectacles joués devant un parterre de jeunes « en freestyle ».

Rien n'est moins sûr.

---

EXPÉRIENCE : Les Investigators

COLLECTE : menée lors d'une journée « Critique des spectateurices » autour du spectacle *Grand bal métissé* (Les Investigators), 20 mars 2026.

GÉOLOCALISATION : Théâtre Point-Favre, Chêne-Bourg, Canton de Genève (Suisse)



## Contexte et Crédits

Sous forme d'agora, les adolescent·es mènent et exposent leurs collectages en présence du public. Les un·es après les autres, Les Investigators sont invités à restituer librement leur collectage : Elles traduisent à leur façon ce qu'elles ont entendu, et parfois ajoutent leurs réflexions dans une « dérive décomplexée ». L'exercice relève d'une rencontre plus que d'une technique. Au final, c'est l'addition des points de vue émis qui va créer de l'épaisseur de pensée, et générer une « critique collaborative de spectacle ». La modératrice Margaux Monetti tentera, à la fin de l'agora, de formuler une question clivante incitant le débat – et donc la pensée – à se déployer encore et encore.

En lien avec les spectacles sélectionnés, il est question de proposer aux Investigators des ateliers artistiques, avant ou après avoir vu le spectacle, en fonction de la programmation du théâtre. Il ne s'agit pas pour les jeunes de comprendre la démarche artistique de l'artiste, ce qui influencerait la parole des Investigators qui récoltent les témoignages du public et les mettrait dans une position de « sachants » – contrairement au public qui découvre le spectacle et serait ainsi en position d'« ignorant ». L'enjeu de ces ateliers créatifs est de prolonger le plaisir de découvrir de nouvelles pratiques artistiques, comme le propose le projet Semaine Signature. Pour cela, il sera privilégié des intervenant·es extérieures locales, hors artistes programmés.

En tant qu'adolescent·e, il semble d'autant plus essentiel de poursuivre sa pratique artistique, à travers le regard et le corps, pour continuellement nourrir son esprit créatif et critique ; mettre les jeunes en action en les faisant activement participer à la vie culturelle de leur cité.

## COLOPHON

**DESIGN GRAPHIQUE** collectif g.u.i

**PHOTOGRAPHIES** Margaux Monetti, Joël Kérouanton

**LES INVESTIGATORS** Post haec indumentum regale quaerebatur et ministris fucandae purpurae tortis confessisque pectoralem tuniculam sine manicis textam, Maras nomine quidam inductus est

**LECTURE-CORRECTION** Mélanie Tanous

**DIRECTION ÉDITORIALE** Joël Kérouanton, Margaux Monetti, Philippe Pellaud

**POINT  
FAVRE**





LE DICO  
DES  
SPECTATRICES  
SPECTATEUR